

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1928-1929 — N° 63

TUBERCULOSE ET VOYAGES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 21 Décembre 1928

PAR

Charles Noël Gabriel CAVALADE

ÉLÈVE DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
ET DES COLONIES

Né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 21 Décembre 1903

Examineurs de la Thèse	{	MM. MICHELEAU, professeur...	<i>Président</i>
		SABRAZES, professeur....	{ <i>Juges</i>
		MURATET, agrégé..	
		PERRENS, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE J. PECHADE

20, RUE MARGAUX, 20

1928



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1928-1929 — N° 63

TUBERCULOSE ET VOYAGES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 21 Décembre 1928

PAR

Charles Noël Gabriel CAVALADE

ÉLÈVE DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
ET DES COLONIES

Né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 21 Décembre 1903



Examineurs de la Thèse

{	MM. MICHELEAU, professeur...	<i>Président</i>
	SABRAZÈS, professeur.....	{ <i>Juges</i>
	MURATET, agrégé.....	
	PERRENS, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE J. PECHADE

20, RUE MARGAUX, 20

1928

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS. . . Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, POUSSON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH,
RIVIÈRE, BARTHE, LE DANTEC.

PROFESSEURS :

MM.		MM.	
Clinique médicale	VERGER	Zoologie et parasitologie.	MANDOUL
id.	CASSAET	Médecine expérimentale.	MAURIAC
Clinique chirurgicale	CHAVANNAZ	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES
id.	BÉGOUIN	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	ROCHER
Pathologie et thérapeutique générales	CARLES	Clinique gynécologique	GUYOT
Clinique d'accouchements	ANDÉRODIAS	Clinique médicale des maladies des enfants.	CRUCHET
Anatomie pathologique et microscopie clinique.	SABRAZÈS	Chimie biologique et médicale	DENIGÈS
Anatomie	VILLEMEN	Physique médicale et pharmaceutique	SIGALAS
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL	Méd. coloniale et clinique des malad. exotiques.	BONNIN
Physiologie	PACHON	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	PETGES
Hygiène	AUCHÉ	Clinique des maladies des voies urinaires	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie	LANDE	Clinique des maladies nerveuses et mentales	ABADIE
Electro-radiologie et clin. d'électricité médicale.	RÉCHOU	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN
Chimie	CHELLE	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT
Botanique et matière médicale	BEILLE	Hydrologie thérapeutique et climatologie	SELLIER
Pharmacie	DUPOUY		

MM. DELAUNAY (Physiologie) — MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.		MM.	
Anatomie.	DUBECQ	Maladies mentales	PERRENS
Mistologie.	LACOSTE	Chirurgie générale.	PAPIN
Anatomie pathologique.	MURATET	id.	JEANNENEY
Parasitologie et sciences naturelles	R. SIGALAS	id.	CHARRIER
Médecine générale	CREYX	id.	LOUBAT
id.	N.	Obstétrique	PERY
id.	AUBERTIN	id.	FAUGÈRE
id.	DAMADE	Ophtalmologie.	BEAUVIEUX
id.	PIÉCHAUD	Pharmacie	GOLSE
		Dermatologie et Syphiligraphie	JOULIA

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.		MM.	
Clinique dentaire	CAVALIÉ	Puériculture	N.
Médecine opératoire.	PAPIN	Démonstrations et préparations pharmaceutiques.	N.
Accouchements.	FAUGÈRE	Pharmacie chimique	GOLSE
Ophtalmologie.	CABANNES	Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes . . . MM. N...

Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MON GRAND-PÈRE

A MA MÈRE

*Je dédie cette thèse en témoignage de
mon affection et de ma reconnaissance infi-
nies.*

A MA FAMILLE

A MES AMIS

AU « BORDEAUX-ETUDIANTS-CLUB »

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL BRUGÈRE

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ

DE LA MARINE ET DES COLONIES

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER D'ACADÉMIE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR MICHELEAU

MÉDECIN DES HOPITAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Monsieur le Professeur,

Au cours de mes cinq années d'études médicales, vous m'avez toujours manifesté la plus bienveillante sollicitude. Vous m'avez accueilli dans votre service. Par vous, j'ai appris que le rôle du médecin n'est pas seulement de guérir — il ne le peut toujours — mais aussi de consoler. Vous m'avez fait le grand honneur de présider cette thèse. Je vous l'offre en témoignage de cette sympathie et de cette gratitude qui attachent indéfectiblement l'élève à son maître.

TUBERCULOSE ET VOYAGES

CONSIDÉRATIONS

sur la psychologie du malade en général
et du tuberculeux ⁽¹⁾ en particulier

L'homme, a-t-on dit, est un animal raisonnable; et, se jugeant tel, il vérifia, qu'outre son corps, il possédait un esprit, voire même une âme. Mais cet esprit, cette âme, d'essence si subtile, si déliée, sont prisonniers, du moins pendant la vie, de la matière qui les enrobe et par l'intermédiaire de laquelle ils se manifestent; et les vicissitudes, les malheurs de la gangue, retentissent profondément sur la gemme précieuse qu'elleenserme.

La maladie, qui flétrit le corps de l'homme, marque d'une façon souvent profonde son esprit; si celui-ci n'en supporte pas forcément une déchéance parallèle, il se modèle cependant, se façonne ou se rebelle, crée des réactions durables ou circonstanciellles qui constitueront la psychologie du malade.

(1) Dans toute cette étude nous n'avons en vue que le tuberculeux pulmonaire, c'est-à-dire « le poitrinaire ». Le terme de tuberculeux, lorsque nous l'employons seul, ne comporte que cette signification restreinte.

Cette psychologie est-elle uniforme, est-elle la même pour toutes les affections ?

Écoutons le D^r Tardieu (2) : « Le malade, dit-il, est une dégradation, un rétrécissement, une humiliation de la personnalité schématisée... Un type est créé, le malade qui s'oppose au bien portant, fait sa contre-partie ; sa psychologie sera un tracé schématique, puisque la maladie est une simplification de l'individu, le retour à l'amorphe et aux lignes squelettiques, de ce qui fut autrefois, ondoyant, varié, brillant ».

Ce schéma nous paraît bien sommaire et cette simplification bien osée. Certes, la maladie impose à l'esprit quelques tares, retrouvées dans presque tous les cas et qui constituent le fond du tableau : les deux principales sont l'égoïsme et l'irritabilité. Mais, sur ce fond commun, s'épanouissent d'autres tendances particulières, variables suivant les cas, et parfois si nettement marquées qu'elles ont pu aider au diagnostic de l'affection qui les suscite : « On peut décrire un état d'âme propre au dyspeptique, à l'albuminurique, au nerveux, à l'urinaire » (Béraud). Et depuis longtemps le bon sens populaire a découvert le terme de bilieux pour qualifier le caractère des hépatiques.

De même, la tuberculose pulmonaire différencie au point de vue psychologique une catégorie spéciale de malades, leur imprime une série de caractères, plus ou moins marqués suivant les individus, parfois même dissemblables, mais conservant un « air de famille » et créant un type particulier : le poitrinaire.

Peut-il en être autrement ?

Depuis les travaux de Cabanis, en 1802, sur *Les Rapports du physique et du moral de l'homme*, depuis les recherches de Bérard, de Maine de Biran, de Broussais, de

(2) La Psychologie du Malade. *Revue Philosophique*, 1898.

puis l'étude des relations existant entre la tuberculose et la folie, on est en droit d'accorder quelque créance à ceux qui voient, dans l'existence de lésions physiques déterminées, l'explication des réactions psychiques.

Pour Bolte, « la tuberculose peut léser le cerveau et ses annexes, soit directement par la localisation encéphalique du bacille, soit indirectement par ses toxines ». Le même auteur signale la fréquence, à l'autopsie des tuberculeux, des signes de pachy-méningite cérébrale.

Laignel-Lavastine (3) estime qu'à l'état mental habituel du bacillaire, correspond « l'extrême fréquence et l'abondance de la pigmentation des cellules corticales, qui signifie seulement que la cellule nerveuse est intoxiquée lentement et à petite dose, prenant les aspects décrits dans l'atrophie sénile ».

Bolte insiste encore sur le rôle de l'hypotension artérielle, sur la déficience des glandes à sécrétion interne et externe, sur les polynévrites enfin, pour expliquer « la variabilité des troubles psychiques dans la tuberculose ».

Toutes ces constatations ont leur importance. Mais évitons l'erreur de prétendre déduire, de telle lésion précise, tel caractère psychique précis. La genèse de nos pensées et de nos sentiments ne saurait être réduite à un fait biologique; de même leurs errements, tout autant qu'ils n'atteignent pas un degré pathologique.

Ce qui, à nos yeux, prend une énorme valeur lorsqu'il s'agit d'expliquer la pathogénie des variations psychiques, c'est le cortège des manifestations objectives et subjectives qui accompagnent la maladie; ajoutons à cela les conditions de vie qu'impose cette maladie, vie physique et morale, s'entend.

Laignel-Lavastine écrivait en 1907 dans la *Revue de Médecine* : « Les malades chroniques sont d'autant plus

(3) *Revue de Médecine*, 1906.

modifiés dans leur état mental qu'ils sont plus cultivés, ou du moins, les modifications apportées dans la vie mentale par la maladie chronique sont d'autant plus faciles à connaître qu'on s'adresse à des esprits plus cultivés et plus analystes ».

En d'autres termes, le malade observe sa maladie et plus son observation est fine et attentive, plus son caractère en est modifié. La maladie intervient pour créer des symptômes — par exemple l'excitation génitale dans la phthisie — et des circonstances : le malade ressent et interprète.

Prenons le cas de la tuberculose pulmonaire. Quatre faits principaux retiendront notre attention :

1° La chronicité;

2° La symptomatologie à manifestations très spéciales (soulignons l'absence à peu près complète de douleur, et l'inconstance, l'instabilité de l'état physique);

3° L'oisiveté forcée du malade;

4° L'attitude de son entourage.

Autant d'événements, autant de circonstances qui, livrés à la méditation plus ou moins consciente du phthisique, créeront en lui un état psychique à caractères variés et variables, mais éminemment différencié.

André Gide, dans l'*Immoraliste*, décrit avec une heureuse précision la première hémoptysie d'un tuberculeux. La scène se passe entre deux jeunes époux, dans la diligence allant de Sousse à Sfax, par une nuit d'hiver.

Michel parle : « Dès les premiers cahots, je me sentis brisé. Marceline s'endormit vite sur mon épaule. Mais la toux va la réveiller, pensai-je, et doucement, me dégageant, je l'inclinai vers la paroi de la voiture. Cependant, je ne toussais plus, non, je crachais; cela venait par petits coups, à intervalles réguliers. C'était une sensation si bizarre, que d'abord je m'en amusai presque, mais je fus bien vite écœuré par le goût inconnu que cela me laissait dans la bouche. Déjà j'en avais plein les doigts. Vais-je

réveiller Marceline ? Heureusement je me souvins d'un grand foulard qu'elle passait à ceinture. Je m'en emparai doucement. Les crachats que je ne retins plus vinrent avec plus d'abondance...

» Puis je roulai dans une sorte de sommeil. Quand j'en sortis, le ciel était déjà plein d'aube. Marceline dormait encore. Nous approchions. Le foulard que je tenais à la main était sombre, de sorte qu'il n'y paraissait rien d'abord ; mais quand je ressortis mon mouchoir, je vis avec stupeur qu'il était plein de sang ».

Voici l'ambiance créée ; l'imagination et le subconscient feront le reste.

Certes, la symptomatologie de la tuberculose revêt un caractère dramatique, mais à la façon d'un drame romantique, avec du sang, de la poésie, de la dentelle et des fleurs.

Et ce sont les mains longues et fines, la transparence de la peau que souligne le lacis bleu des veines, la pâleur surtout, pâleur intéressante qui fait plaindre, par un regard, par un soupir..., les yeux brillants, le feu des pommettes, la profondeur de la chevelure aux tons fauves, les battements précipités du cœur qui motivent le geste charmant de la main comprimant le sein gauche ; la fièvre est rarement perçue ; les sueurs laissent après elles une impression bienfaisante de fraîcheur dans laquelle le malade s'assoupit jusqu'au réveil du frisson ; l'hémoptysie enfin, si effrayante d'apparence, mais s'harmonisant si bien avec ce fond tenace de sensualité :

Oh ! dis moi, lorsqu'enfin sous mes baisers tu ploies,
Et que nous possédons ce bonheur sans pareil,
D'où vient ce goût de sang, amer, sombre et vermeil,
Qui ravage nos cœurs et double notre joie ? (4)

Notons encore ce fait : la tuberculose, en dépit même de

(4) Maurice Bouignol, *l'Attrait*, (*Sans Gestes*).

l'expectoration, n'est pas une maladie sale. Et M^{me} de Pompadour, tuberculeuse, malgré « sa mine de papier mâché » faisait dire au roi Louis XV : « Vous êtes la plus charmante femme qu'il y ait en France ».

Quelle est donc cette psychologie spéciale au tuberculeux et dont nous venons de commenter la genèse ?

Béraud, en 1902, dans une thèse soutenue devant la Faculté de Médecine de Lyon, a méticuleusement étudié l'état mental du phtisique. Examinant le malade aux différents degrés de l'affection, l'accompagnant dans ses pérégrinations à travers l'hôpital, le sanatorium, la vie courante, il a pu dégager, d'une multitude de faits, quelques grandes lignes.

Certes « le malade étant une entité essentiellement variable et mobile, impossible à préciser, son état mental sera nécessairement instable et polymorphe. Et, chez le tuberculeux, cette instabilité et ce polymorphisme semblent même constituer un des traits principaux de l'état psychique...

» L'état mental du tuberculeux semble être symptomatologique et se résume dans deux phénomènes opposés, parallèles aux symptômes organiques et se succédant souvent chez le même individu : asthénie et hyperexcitabilité ».

Nous verrons plus loin comment se manifeste cette hyperexcitabilité et ses relations avec l'humeur vagabonde du bacillaire. Quoiqu'il en soit, les limites extrêmes étant établies, il nous est loisible d'examiner les grands traits communs, ceux qui marquent d'une trace indéniable le cœur et l'esprit du tuberculeux.

Ce qui frappe le plus, lorsque l'on fréquente des phtisiques, c'est l'optimisme qu'ils manifestent. Certes, nous nous refusons à considérer comme propre à la tuberculose, l'obstination que mettent la plupart des tuberculeux, au début, à ne pas se croire « poitrinaires ». Tous les hommes

en sont là ; et bien peu, devant une affection redoutable qui les menace, ont le courage de faire front, et de ne pas chercher des explications, même les moins plausibles, à un état qu'ils se refusent d'admettre.

Combien de médecins atteints de cancer oseraient comme Trousseau s'incliner devant leur propre diagnostic ? L'inquiétude, l'anxiété même, éteignent difficilement la lueur de l'espérance. « La vie, dit Alexandre Dumas, c'est la dernière habitude que l'on veut perdre, parce que c'est la première qu'on a prise ».

L'optimisme du tuberculeux se manifeste en toute occasion : Il va mieux, il se sent plus fort, il tousse moins ; il atténue la gravité des symptômes qu'il ressent ; il compare son état à celui de son voisin et la comparaison tourne à son avantage. « Le tuberculeux, dit Daremberg, croit toujours avoir obtenu ce qu'il désire, cette guérison qu'il attend comme le Messie. Au moindre signe heureux qui apparaît à l'horizon de sa santé, il pense que l'étoile de son sauveur va luire et illuminer sa vie ».

Et, jusqu'à la dernière heure, il conservera cet espoir, faisant des projets d'avenir, souriant à la vie qui l'abandonne, et s'éteignant doucement dans cet état d'euphorie terminale, si navrant, si déchirant pour l'entourage.

On a prétendu que l'absence de l'élément douleur ne suffisait pas à expliquer la pathogénie de cet optimisme. On a mis en cause l'imprégnation de la cellule nerveuse par la toxine tuberculeuse. S'il est vrai que dans les derniers moments, où le délire, les crises d'aliénation mentale, ne sont pas exceptionnels, cette intoxication, aidée par l'accumulation d'acide carbonique dans le sang, peut jouer un rôle important, comment admettre, durant toute la vie, cette déficience totale de l'une des qualités les plus éminentes de l'intellect : l'esprit critique ? Comment supposer que le cerveau du phthisique, annihilé par une cause pathologique, dans une de ses manifestations majeures, puisse conserver par ailleurs une telle acuité, une telle finesse, un tel épanouissement ?

Par contre, ne doit-on pas s'étonner de voir tant de malades, même doués d'un esprit supérieur, faire cette réponse invariable : « Mais je n'ai rien, je ne souffre pas ». L'homme mesure la gravité de son mal à la souffrance qu'il endure.

Bien plus, ne peut-on supposer (car c'est là une des tendances les plus communes à l'esprit humain) que le tuberculeux cherche constamment à s'illusionner, réalisant ainsi une véritable auto-suggestion. Il ne se voit pas malade car il redoute sa maladie. Il dresse, entre elle et sa pensée, la barrière obstinée de l'insouciance et de l'oubli.

« Je ne me croyais pas tuberculeux. Volontiers, j'attribuais ma première hémoptysie à une cause différente; ou plutôt, je ne l'attribuais à rien, j'évitais d'y penser ». Ainsi parle Michel dans l'*Immoraliste*.

Hélas ! le phthisique ne réussit pas toujours à oublier. Trop souvent, il connaît l'étendue de son mal; il sait que peu d'espoir lui reste; et devant la rigueur de son destin, il prend le parti de sourire : sourire cruel d'un pauvre être blessé qui raille sa propre misère.

Étant externe au sanatorium de Feuillas, nous eûmes, à l'époque du nouvel an, l'occasion d'assister à une « revue » composée et jouée par les malades.

Un pavillon désaffecté tenait lieu de salle de fête. La scène, entourée de plantes vertes et de fleurs de Toussaint, éclairait d'un pâle sourire les murs nus et gris, suprême reflet de grâce touchante et triste, dans la lumière froide de ce matin d'hiver.

Derrière nous, les malades se pressaient, avides de ce spectacle rare, sans un chuchotement, sans un geste, les yeux brillants suspendus aux lèvres des acteurs, dont la voix terne résonnait à faux, comme étonnée de troubler le silence. Parfois, une toux déchirante, qu'un mouchoir vite étouffait, couvrait le murmure des paroles.

Sur les tréteaux, deux jeunes femmes se donnaient la réplique. L'une, grande fille brune au visage régulier et

fin, cachait son corps amaigri dans un fourreau de satin noir ; mais à la faveur d'un décolleté imprudent, deux clavicles saillantes émergeaient. Elle riait, tournait, mimait la scène avec une désinvolture crâne et ardente, et les termes médicaux qu'elle exprimait, prenaient dans sa bouche un ton de mascarade. Sa partenaire prononçant le mot de tuberculose, une exclamation gouailleuse répliquait : « Taisez vous, taisez vous, ce mot est interdit ! Vous vous moquez ! Nous ne sommes pas des tuberculeux, nous sommes des pulmonaires, entendez-vous, des pulmonaires !... ». Et la phrase s'achevait dans un rire.

Un frisson nous parcourait, nous nous regardions tristement, et l'un de nous murmurait : « La danse macabre ».

Nous nous sommes longuement attardé sur cet optimisme mitigé d'insouciance qui, à nos yeux, constitue le trait primordial du caractère des phtisiques. Lorsque nous étudierons le goût des déplacements, nous verrons combien cet optimisme est en accord avec cette tendance car, là aussi, le tuberculeux « cherche à s'étourdir ».

Nous avons dit plus haut que, dans l'esprit de tout malade, il y a un fond d'égoïsme. L'égoïsme du poitrinaire, très net, très marqué, ne revêt pas toujours le caractère d'âpreté qu'implique ce sentiment.

Certes, le tuberculeux accepte facilement tous les sacrifices auxquels s'astreint son entourage. De même, il ne veut pas souffrir seul et ne craint pas de peiner ceux qui l'aiment.

Tel Michel qui, dans l'*Immoraliste*, ne peut se résigner à voir sa jeune épouse ignorer son hémoptysie : « Une sorte d'irritation me vint de ce qu'elle n'eût rien su voir... Je me sentais injuste... rien n'y fit. Cela grandit en moi comme un instinct, m'envahit... à la fin cela fut plus fort ; je n'y tins plus. Comme distraitemment, je lui dis : « J'ai craché le sang cette nuit ».

Parfois même cet égoïsme, doublé de jalousie, prend une

teinte cruelle. Michel Corday, dans *les Embrasés*, a bien dépeint cette rancœur : « Au fond, c'est ma vraie torture à moi de te voir si pleine de santé, de songer que je mourrai et que tu continueras à vivre, toujours rose, toujours souriante. Des hommes t'entoureront, ils te courtiseront, tu leur répondras, tu leur... et moi, et moi je ne serai plus. Il y a des heures où cela me désespère si follement que je deviens féroce. On dit qu'en certains pays on brûlait la veuve sur la tombe de son mari ; ah, par instant, comme je comprends ces peuples là, comme je les aime ; c'est un désir qui me ravage de ne pas te laisser aux autres ».

Mais le plus souvent, cet égoïsme n'est que le vain effort du malade, en quête de sa guérison : « Pour un temps, ma guérison devait devenir mon étude ; mon devoir c'était ma santé... Je restais prostré dans un fauteuil, indifférent à tout, égoïste, m'occupant tout uniquement à tâcher de bien respirer ». (*L'Immoraliste*).

Comme l'on comprend alors le soupir d'une jeune poitrine, Mme d'Houdetot, quelques jours avant sa mort : « Je me regrette ! ».

Certes, cet égoïsme a bien des excuses. Pour qui connaît l'affectivité du tuberculeux, l'instabilité morbide de son caractère, comment s'étonner d'une humeur si peu altruiste, alors que toute gêne devient un supplice. « Ce qui distingue ces êtres maladifs, c'est leur sensibilité ; elle est ouverte au moindre souffle, comme il sied aux êtres jeunes, mais elle leur donne un excès de plaisir ou de peine, pour un parfum, une saveur, une couleur, comme il arrive chez les êtres fragiles ; de là leurs élans et leurs mélancolies ; ils voient et sentent la réalité concrète avec une acuité qui en fait de merveilleux poètes de la nuance, enthousiasmés par la beauté la plus menue ou le charme le plus subtil ; puis ils s'abîment soudainement dans une désolation découragée ».

George Sand écrivait de Chopin : « Le pli d'une feuille de rose, l'ombre d'une mouche le font saigner ».

Elle est la contre-partie de l'affectivité, cette finesse exquise de la sensation qui s'extériorise avec une poésie parfois puérile, mais toujours d'une délicatesse extrême.

Laignel-Lavastine cite cette lettre d'une jeune poitrinaire à une amie : « J'espère que le printemps radieux qui se lève va ramener sur ta jolie figure les roses de mai si impatientement attendues. Aimez-vous, aimez-vous, car les merles et les fauvettes, les rossignols et les cigales, font entendre leurs mélodies suaves et leurs trilles joyeux. J'assiste à l'éclosion naissante des premières feuilles et des arbres en fleurs. C'est un parfum qui grise, pénètre, et qui charme et donne de doux espoirs... ».

L'amour, voilà la grande préoccupation du jeune tuberculeux. Mais s'il aime, s'il s'attache quelque temps aux lieux qui l'ont vu renaître à la vie, s'il sourit, attendri, à ceux qui se dévouent à son chevet, il cherche avant tout à susciter des affections. Lui, se blottit frileusement dans ces tièdes tendresses, jouit du bonheur d'être choyé, d'être plaint... puis poursuit sa route et oublie.

Ne lui en voulons pas, car Daremberg le dit avec justesse : « Il ne faut pas avoir le cœur plus gros que le poumon... Le phtisique qui veut guérir est incapable de se dévouer... C'est un amoureux de vitrine : Fragile, touchez avec précaution ».

Le goût des Voyages

« Mais les vrais voyageurs sont ceux-là
seuls qui partent pour partir ».

BAUDELAIRE.

Optimisme, égoïsme, instabilité, affectivité, inclination amoureuse, voilà donc les traits principaux de la psychologie du phthisique.

Si nous nous sommes attardé sur la genèse et les manifestations de cette psychologie, c'est quelle constitue l'explication et le commentaire d'un des caractères les plus saillants, les plus originaux, les plus conformes à l'esprit de maints tuberculeux : le goût des voyages.

Nous l'avons dit plus haut, les réactions psychiques du poitrinaire évoluent entre deux types extrêmes : l'asthénie et l'hyperexcitabilité. Deux tendances aussi opposées peuvent alterner chez le même individu ; et nous verrons le même malade passer, brusquement ou graduellement, de l'abattement le plus complet, à l'activité psychique la plus délirante. Cette inconstance, qui étonne et déroute, n'est qu'un reflet de l'instabilité physique : toute amélioration se traduit par un regain de vie intellectuelle et morale ; toute rechute, par une déficience spirituelle.

Mais il est deux catégories très nettes de poitrinaires : ceux chez qui la torpeur est la règle ; ceux au contraire qui, jamais en repos, poursuivent une existence errante et tourmentée, traînant dans un corps misérable et ardent, un cœur avide de connaître, de jouir.

Le tuberculeux éréthique présente dès l'enfance une précocité surprenante : On assiste, dit Letulle, « à une floraison intensive de ses qualités, à une véritable poussée de

son intelligence ». Nombreux sont les phthisiques célèbres qui se signalèrent, dès leur jeune âge, par l'éclosion d'un génie prématuré.

Chopin, Mozart, Paganini, ont été des enfants prodiges, et Marie Bashkirtseff commençait à douze ans la rédaction de son journal, confident de tous ses rêves, de tous ses espoirs.

Adolescent, la vie mondaine l'attire : « Notre jeune poitrine veut être et paraître, et se montre partout, à toutes les fêtes, où il s'épuise, victime d'une vanité inconsciemment surexcitée » (Letulle).

Les conseils, les avertissements n'ont aucune prise : « Ils exécutent, dit Béraud, ce qu'ils ont voulu, avec une énergie farouche et infatigable, agissant parfois comme des impulsifs, sans songer aux conséquences de leurs actes, capables de tous les prodiges comme de toutes les folies... ».

L'hyperexcitabilité se manifeste en toutes circonstances ; le D^r Maurice de Fleury a été frappé « de l'activité, du besoin de déplacement extraordinaire de ces malades, état d'exaltation que l'on a coutume d'appeler vulgairement état fébrile, et qui s'accompagne en effet, le plus souvent, d'une élévation de température ». Ce phénomène n'a pas échappé aux littérateurs. Romain Rolland dit dans *Antoinette*, en parlant d'Olivier : « Il avait cette surexcitation fébrile, ce manque d'équilibre, cette trépidation inquiète, que l'on rencontre souvent chez ceux que guette la phthisie ».

Ces malades là appartiennent en général à la classe aisée. L'homme du peuple est plus stable. Certes, la richesse est, dans ce cas, une nécessité ; mais il faut surtout mettre en ligne de compte un intellect plus développé, plus raffiné, se traduisant par une inquiétude constante de nouveauté, d'inconnu, par une aspiration imprécise, mélange de rêve et de réel et que Camille Mauclair a appelée « la maladie de l'infini ».

Et pourtant cet « infini », si nous l'interprétons, ce rê-

ve, si nous le concrétisons, nous ne lui trouvons qu'un sens, qu'une expression, et la plus précise, la plus terrestre : Vivre.

Ce que le tuberculeux cherche et poursuit sans trêve, c'est la vie qui l'abandonne, c'est la guérison qui le fuit.

« Souvent, dit Daremberg, les Orientaux sont aussi des agités, ils se résignent rarement à rester tranquilles. Quand ils sont installés dans une résidence, il ne savent pas s'astreindre à s'étendre dans leur jardin, à faire de courtes promenades en voiture; ils ont l'amour de la locomotion. Il leur faut des voitures rapides, de longues excursions. Et puis bientôt cela ne suffit plus : une résidence est vite usée, il faut se hâter d'aller ailleurs. Ces malades mènent ainsi jusqu'à leur dernier souffle une vie errante, véritable course après la santé qui fuit sans cesse, et qu'on espère toujours rencontrer au coin d'un nouveau site ensoleillé pendant l'hiver ou ombreux pendant l'été; course folle, vraie ronde du Brésilien tuberculeux qui semble répéter à satiété : « guérison, écoutez-moi ! ». Et la guérison dédaigneusement répond : « Jamais ! ».

Qu'importe ! Tout cela, avec son bel optimisme, notre tuberculeux le méconnaît. Il goûte la griserie trompeuse du départ; la fièvre du changement le possède, l'accapare; il rompt avec ses habitudes, il s'éloigne des visages et des lieux qui l'ont vu souffrir et méditer sa souffrance; et, fuyant tous ces témoins gênants, il se fuit lui-même, il oublie.

Puis c'est le mieux relatif de l'arrivée, la joie d'un ciel plus clément, la floraison d'amitiés nouvelles, toute cette exaltation le soulève, réveille ses forces, redonne des couleurs à ses joues et du sourire à ses lèvres. Tout l'intéresse, le séduit; il vit dans un enchantement, goûtant avec ferveur le chant des oiseaux, le charme des paysages, la douceur du soleil. Sa curiosité s'attache à mille détails; tout est pour lui sujet de surprise, d'admiration; un visage aimable le ravit, un parfum nouveau le comble d'aise :

Eternel mirage de l'oasis entrevue après la rude étape des longs jours mornes.

Mérimée écrivait de Cannes à son collègue M. Lenormand : « Je me porte beaucoup mieux qu'à Paris et vous ne vous en étonnerez pas, quand je vous aurai dit que je vous écris, la fenêtre ouverte, en face d'une mer d'émeraude, avec un soleil trop chaud de une heure à quatre heures. Il fait froid comme à Paris aussitôt que ce beau soleil s'est couché : il tombe une rosée glaciale qui dure un quart d'heure, puis l'air redevient doux et on sort, le soir, sans paletot. J'ai mangé une fraise mûre dans les bois, les jasmins et les cassis sont en fleurs ».

Et ce sont les longues rêveries devant la nature dont l'amour grandit sans cesse dans le cœur de notre malade.

Daremberg, phthisiologue et tuberculeux lui-même, décrit avec un enthousiasme de poète le charme des stations qu'il visita. Aucune nuance ne lui échappe ; il brosse avec une délicatesse exquise de lumineux tableaux. Mais sa mélancolie s'attarde et s'émeut à la chute du jour : « Quelle heure charmante que celle du coucher du soleil au bord de la Méditerranée, pendant les beaux jours de mars et d'avril, quand les derniers souffles de l'air viennent onduler la surface brillante de la mer, gonfler les hautes voiles des lourdes et lentes tartanes implorant les tardives agitations des vents qui s'assoupissent ! Les petites barques de pêcheurs se hâtent de partir au loin pour jeter leurs filets qui arrêteront les bandes de sardines ou d'anchois ; avec leurs longues rames qui s'agitent à leur bord, elles ressemblent à de grosses araignées aquatiques, agitant leurs pattes grêles à la surface de l'eau.

» De larges travées de rose tendre, de vert pâle, de ciel gris clair, alternent sur la mer et sur le ciel qui semblent nuancés des mêmes tons les plus doux et les plus brillants. Le rose s'étend, remonte dans les nuages, se marie au bleu foncé, puis se change en un délicieux mélange de violets

et de mauves chatoyants. Une brume bleuâtre enveloppe les monts et les plages. Des reflets d'incendie se perdent sur la surface déjà sombre de la mer. Puis les dernières lueurs pâlissent et disparaissent derrière l'impénétrable horizon, pendant qu'à petits pas des ouvriers rentrent en chantant, chargés de grosses bottes de fleurs des champs. La nuit tombe, douce et bienfaisante, sur le tuberculeux heureux de sa journée; elle n'est plus la nuit redoutée, la nuit de l'insomnie, mais l'obscurité reposante qui apporte la détente du corps et entretient la joie du cœur ».

Ailleurs, c'est le charme du Caire à l'approche du crépuscule.

« Le soleil baisse vers l'horizon. Le désert prend une teinte grise, indécise, puis s'enveloppe d'une vapeur violette d'un moelleux infini. Bientôt ce voile se déchire, les collines deviennent roses comme de jolies robes de bal, la pénombre envahit toute la nature, sur le bord des flaques d'eau les ombres des chameaux qui rentrent au village ressemblent à de grandes carcasses fantastiques courant vers un lac de vif-argent, et, derrière nous, les Pyramides apparaissent comme les portes noires de l'enfer au devant d'une immense gerbe de feu que lance le soleil à son dernier éclat... Quel merveilleux spectacle ! Mais quel soleil traître ! Le 22 octobre 1882, en revenant des Pyramides, j'ai eu une hémoptysie ».

Hélas ! la contemplation de la nature ne suffit déjà plus à notre malade.

Les plaisirs l'attirent : les casinos dressent dans la nuit leurs façades rutilantes de lumières; les croupiers heurtent les tapis verts de leurs rateaux avides; et, tout près, une musique berceuse invite à la nonchalante langueur des tangos.

Alphonse Daudet dessine, dans ses *Souvenirs d'un homme de Lettre*, un saisissant portrait des tuberculeux noceurs :

« Ce sont eux qu'on a vus pendant la nuit, pâles et fré-

missants autour des tables de jeu, et c'est eux qu'on revoit le lendemain dans les landaus de la Corniche, promenant leurs regards étincelants de fièvre, au milieu de leur pâleur have et décharnée de cavitaires, secoués par des crises de toux déchirantes, que suit le même geste furtif du mouchoir ou du gant, guettant la tache rose au coin des lèvres ».

Mais le cœur veille : un sourire ému, un long regard pitoyable, et notre malade découvre soudain en lui des trésors de tendresse ; charme des rencontres fortuites, nouveauté des visages aimants, espoir des longs rendez-vous.

« Le tuberculeux la sème à pleine main, cette affection du passant, qui tombe sur un sol que ne féconderont pas les joies et les efforts de la vie commune. C'est le repas rapide pris sur le pouce, qui n'a pas besoin d'être laborieusement digéré. Autant en emporte le vent...

Il est aimant, mais comme il est errant... il emporte son cœur dans sa valise. Son besoin d'aimer et d'être aimé ne peut guère se concilier avec la fidélité. Il est le Juif errant de l'affection et de l'amour » (Darembert).

Qu'importe ! La fièvre du départ le harcèle à nouveau. Inlassable voyageur, il court vers d'autres cieux. Tel le *Juif errant* de Richepin, il peut dire :

Et j'ai marché, du soir au matin, de l'aurore
Au couchant. J'ai marché, je marche encore.
A travers monts et vaux, et désert et cités,
A travers les malheurs et les félicités,
Parmi les chocs sanglants des races, la bataille
De la vie où chacun prend la part qu'il se taille,
Parmi les cris, les pleurs, les espoirs, les regrets,
J'ai marché...

A grands pas, il s'achemine vers la suprême halte ; ses forces déclinent, il n'en a cure. Plus loin, plus loin ! Là-bas, c'est la santé ; là-bas, c'est la vie !

Il s'arrête enfin : le rêve est achevé, la mort est proche. Pourtant la hantise du départ le tenaille encore. Béraud cite le cas d'un malade qui, la veille de sa mort, « se préparait à partir pour Madère où il voulait aller envers et contre tous ».

S'il ne peut plus voyager, il veut alors changer d'habitation. Cabanès écrit au sujet de Watteau : « C'est après avoir terminé l'enseigne de Guersaint, qu'il le pria de lui chercher un autre logement ». « J'aurais résisté inutilement, dit Guersaint; il était volontaire et il ne fallait pas répliquer; je le satisfis donc, mais il ne jouit pas longtemps de cette nouvelle demeure; sa maladie augmenta, son ennui redoubla, son inconstance se ranima... Le désir de changer le tourmenta encore de nouveau ».

Camille Mauclair fait la même remarque. Il rapporte l'opinion de Carlus qui disait lui aussi de Watteau : « Il n'était pas plus tôt établi dans un logement qu'il le prenait en déplaisance. Il en changeait cent et cent fois sous des prétextes que, par honte d'en user ainsi, il s'étudiait à rendre spécieux ». C'est là, ajoute Mauclair, noté plus finement qu'il ne le pense, une des caractéristiques de la neurasthénie des phthisiques. Désir de voyages, formation de grands projets. Ayant peu de temps à vivre, le malade se donne l'illusion de la durée par un changement rapide de décors et d'occupations ».

Litz, qui relate les derniers moments de Chopin, écrit : « Le goût qu'il eut toujours à changer de demeure se manifesta encore une fois; il prit un autre logement, en disposa l'ameublement à neuf, et se préoccupa d'arrangements minutieux; n'ayant point décommandé les mesures qu'il avait ordonnées pour s'y installer, bientôt on commença le déménagement, et il arriva que le jour même de sa mort, on transportait ses meubles à cet appartement qu'il ne devait jamais habiter ».

Telle est la destinée de ces éternelles victimes de l'illusion, de ces errants inassouvis et que consume la « maladie de l'infini ».

« Elle est, dit Camille Maclair, propre à toute une série d'esprits ; ces esprits forment une famille distincte dans les arts ; chacun apporte son poème, mais le décor a été peint une fois pour toutes, et c'est l'*Embarquement pour Cythère*.

...C'est le martyrologue du génie de la phtisie. La vibration de ces âmes-là est d'un cristal spécial. L'ingéniosité métaphysicienne de Novalis, la tendresse fiévreuse de Chopin, le sourire parfois tragique de Laforgue, la beauté idéaliste de Mozart, la caresse lyrique de Samain, la passion pastorale de Schubert, tout cela est situé dans le pays que Watteau a extrait de la nature et au fond duquel, avec une émotion indicible, on entend dans les bleuités suaves, le murmure de l'*Invitation au Voyage* ».

Frédéric Chopin, Marie Bashkirtseff, Robert-Louis Stevenson.

Un éternel voyage, telle nous apparaît la courte et fiévreuse existence de Frédéric-François Chopin. Il naquit le 22 février 1810, dans le petit bourg de Zelazowa-Wola, à six lieues de Varsovie. Il vint au monde en musique, car pendant que l'enfant nouveau-né vagissait dans son berceau, des violons rustiques donnaient, sous les fenêtres de sa mère, une aubade pour une noce villageoise.

Celui qui devait fixer un jour ces mélodies populaires et les revêtir d'une forme immortelle, hérita de ses parents d'un tempérament maladif : son père, Nicolas Chopin, mourut à soixante-quinze ans de tuberculose pulmonaire et sa sœur, Emilie, succomba de phtisie à l'âge de quatorze ans.

Dès la plus tendre enfance, le démon de la musique le tourmenta : à cinq ans, lorsque sa mère jouait, il se couchait au pied du piano et, rêveur, écoutait ; puis, le morceau terminé, il se mettait au clavier, et reproduisait, de mémoire, ce qu'il venait d'entendre. « La musique lui arrachait des larmes, des cris ». Il aimait la douceur des compagnies féminines et, dans l'entourage de sa mère, de ses sœurs, « son imagination, dit Litz, prit ce velouté tendre des plantes qui ne furent jamais exposées aux poussières des grands chemins ».

Mais une grande ombre triste, une atavique désolation veillait en lui : le *zal*, mot qu'il aimait à répéter, mot « qui

signifie aussi bien regret inconsolable que menace, ou amertume stérile, et qui pourrait convenir enfin à tous ces Hamlet cruels et poètes que sont les Slaves » (1).

A seize ans, il présente des symptômes d'une vive surexcitation nerveuse; les médecins consultés prescrivent une cure à Reinhertz en Silésie, et Madame Chopin s'y rend, accompagnée de ses deux enfants, Frédéric et sa sœur Emilie.

A dix-sept ans, il quitte l'école pour se consacrer tout entier à la musique. Déjà il compose; Schumann à qui on présente ses premières œuvres dit après les avoir parcourues : « Je me figurai que des yeux absolument inconnus, des yeux de fleur, des yeux de basilic, des yeux de paon, des yeux de jeune fille, me regardaient ».

Son premier grand voyage date de 1828: il se rend à Berlin avec un ami de son père, le Professeur Jarocki. C'est chez Frédéric un délire d'enthousiasme. Il se passionne pour l'Opéra et, de retour à Varsovie, il s'éprend d'une jeune actrice, élève au Conservatoire, Constance Gladkowska. Premier amour, mais amour chaste d'enfant dont le suprême désir est d'obtenir un ruban nouant une chevelure noire, et de « mourir en le tenant caché sur sa poitrine ».

Varsovie lui semble bientôt un cadre trop étroit. En juillet 1828, il part pour Vienne où il donne ses premiers concerts qui connaissent un succès éclatant. Mais il joue trop doux, trop tendrement : « C'est ma façon de jouer, écrit-il, et je sais qu'elle plait infiniment aux femmes et aux artistes ».

L'Allemagne l'attire : il visite Prague, Dresde, Teplitz, où des amis voudraient le retenir; « il n'y consent pas; une inquiétude, un peu d'agitation, le poussent à poursuivre son voyage. Quelque chose le travaille en profon-

(1) Guy de Pourtalès: *Chopin ou le poète*.

deur » (2). Il rentre à Varsovie pour découvrir sa maladie en écrivant une valse. Cette maladie morale, il la définit par « malheur et idéal ». Plus tard il en connaîtra la cause physique.

L'incertitude le tenaille à nouveau : « Le départ lui apparaît de plus en plus nécessaire » (3). Le 1er novembre 1830, il se met en route pour Vienne, emportant dans sa valise le regret de sa patrie et son jeune amour pour Constance Gladkowska.

Dans la capitale autrichienne, la vie mondaine l'attire ; il porte un seul favori « car l'on ne montre au public que son côté droit », s'habille avec élégance et ensorcelle les charmantes Viennoises qui « écoutent l'étranger aux yeux tristes paraphraser en couleurs sombres une joyeuse valse de Strauss ».

Malgré sa santé précaire, il projette un nouveau voyage, hésite à choisir entre l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre ou la France. Il se décide enfin pour Londres, mais prend la précaution de faire ajouter sur son passeport : « passant par Paris ».

Il s'y arrête. Le 28 février 1832, il donne son premier concert dans les salons de la Maison Pleyel : « Du piano s'éleva une voix que personne n'avait jamais entendue. Pourtant, chacun y percevait le cri de son moi le plus intérieur. Ce n'était ni l'anecdote, ni le commentaire brillant, mais le simple chant de la vie, mais la confidence authentique, mais le mot essentiel d'un cœur » (4). Litz l'accueille avec enthousiasme et lui consacre une amitié qui ne devait jamais s'amoindrir.

Mais l'oiseau migrateur sent de nouveau ses ailes s'ouvrir : « Demain, écrit-il à ses parents, demain, je traverserai les mers ». Il demeure pourtant, étonnant le monde mu-

(2) Guy de Pourtalès : *Chopin ou le Poète*.

(3) Guy de Pourtalès : *Chopin ou le Poète*.

(4) Guy de Pourtalès : *Chopin ou le Poète*.

sical par des œuvres que jouent tous les grands virtuoses, et qui font dire à Fried: « un talent de chambre de malade », et à Auber : « Il se meurt toute sa vie ». « Les Nocturnes, écrit Laignel-Lavastine, retentissent souvent si profondément dans l'âme des musiciens, qu'il est de bonne pratique d'en défendre l'audition et encore plus l'exécution à certains malades, et surtout aux nerveux et aux phthisiques ».

Au printemps de 1834, une fugue à Aix-la-Chapelle où, avec son ami Hiller, il assiste à un festival de musique. Il revient à Paris et embrase d'amour la belle comtesse Delphine Potocka; brève flambée sensuelle qu'interrompt un mari jaloux.

Dans l'été de 1835, un nouveau voyage à Carlsbad où Chopin rejoint sa famille qui fait une cure. Il s'arrête à Dresde chez ses amis Wadzinski; et là se noue un tendre roman entre le compositeur célèbre et la fille des comtes polonais, la douce mais inconstante Marie; un soir, au crépuscule, il lui demande de devenir sa femme; elle consent, mais la résistance de la famille rend l'accord improbable. Chopin s'en va, « emportant cette promesse et son désespoir », laissant, comme témoin de sa douleur, un morceau qui ne fut publié qu'après sa mort, *la Valse de l'Adieu*. « On veut y entendre le murmure de deux voix amoureuses, les coups répétés de l'horloge et le roulement des roues brûlant le pavé, dont le bruit couvre celui des sanglots comprimés ». A Paris, les lettres qu'il reçoit confirment la rupture. Pour le distraire, Camille Pleyel l'emène quelques jours à Londres. « Il y fut très souffrant. La tuberculose qu'il couvait semble avoir commencé dès lors ses ravages » (5).

Cette phthisie, une femme devait l'attiser, pour ensuite, dans son grand cœur passionné mais maternel, trouver le dévouement nécessaire au rôle de garde-malade.

(5) G. de Pourtales. *Chopin ou le poète*.

Au dire du comte Wadzinski, c'est chez la comtesse Marliani que George Sand et Chopin se rencontrèrent pour la première fois. Le compositeur improvisait ce qu'il appelait de petites histoires musicales. « Quand il eut fini, relevant la tête, il vit, appuyée sur le piano, une dame simplement vêtue, qui fixait sur lui des yeux noirs et ardents et qui semblaient vouloir lire dans son âme. Tandis qu'il se sentait rougir sous ce regard fascinateur, elle souriait, et, comme il quittait son siège pour se dérober derrière un groupe de camélias, il entendit de nouveau le frôlement d'une robe, et sentit le parfum de violettes; la même dame qui venait de le regarder avec tant d'attention s'approchait de lui, accompagnée de Litz. Elle lui adressait d'une voix profonde et harmonieuse quelques paroles de louanges sur son jeu et surtout sur son improvisation. L'artiste, ému et flatté, souriait en silence... » (6).

L'impression produite sur Chopin fut profonde. Pourtant, Mme Dudevant n'est plus dans tout l'éclat de sa beauté. Elle a un double menton « comme un chanoine », écrit Balzac; certes « elle n'a pas un cheveu blanc malgré ses effroyables malheurs; son teint bistré n'a pas varié; ses beaux yeux sont tout aussi étincelants ». Mais de sa vie d'aventures, elle a gardé de déplorables habitudes: elle fume le cigare, le « houka », du « Lattakieh ».

Au moral, un cœur démesuré de mère : Au début de l'été 1838, dans une lettre à l'ami intime de Chopin, le comte Grzymala, elle discute sur la légitimité de sa nouvelle passion, et pour parler de son nouvel amant, ce sont les mots de *mon petit, mon enfant, mon ange*, qui viennent sous sa plume. Elle ne conçoit pas pour l'artiste la vie calme, tranquille, « le mariage, le lien de tous les jours, la vie réelle, les affaires, les soins domestiques, tout ce qui, en un mot, semble éloigné de sa nature et contraire aux

(6) *Gazette anecdotique*, 1879, I, 158.

aspirations de sa muse ». Mais son premier acte d'amante est de conduire Frédéric chez le Dr Gaubert qui « l'auscultait et jura qu'il n'était pas phtisique ». Et Chopin, efféminé dans son âme comme dans son corps, se réfugia, se blottit, dans les bras de cette amoureuse un peu virile, mais qui prévoyait et se dévouait avec la sollicitude d'une mère.

Certes, l'artiste avait besoin de soins : « Il était, dit G. Sand, dans le portrait qu'elle a tracé de lui sous le nom de Prince Karol (7), délicat de corps comme d'esprit. Mais cette absence de développement musculaire lui valait de conserver une beauté, une physionomie exceptionnelle qui n'avait, pour ainsi dire, ni âge, ni sexe...

» C'était quelque chose comme ces créatures idéales que la poésie du moyen-âge faisait servir à l'ornement des temples chrétiens. Un ange, beau de visage comme une grande femme triste... ».

Hélas ! l'ange au visage diaphane crache le sang. On lui conseille le climat du Midi. George et Frédéric se donnent rendez-vous à Perpignan où le compositeur arrive « après quatre jours et quatre nuits de malle-poste héroïquement supportés ». Ils s'embarquent pour Barcelone à bord du *Phénicien*, Sand, bonne mère amenant avec elle son fils Maurice et sa fille Solange, au total, dit-elle, ses trois enfants. Quelques jours d'arrêt à Barcelone, puis la petite troupe embarque pour les Baléares sur l'*El Mallorquin*.

Ils abordent à Palma de Majorque et s'installent à quelques centaines de mètres de la ville, dans la demeure du sieur Gomez, baptisée : *La Maison du Vent*. Chopin s'enthousiasme : « Le ciel est en turquoise, écrit-il, la mer en lapi-lazuli, les montagnes en émeraudes ». Mais il faut vite déchanter ; l'automne amène les pluies. La tuberculose, un moment enrayée, reprend de plus belle. On fait appeler les trois médecins du pays, plus ignares l'un que l'autre.

(7) Lucrezia Floriani.

« J'ai eu, écrit-il, les trois médecins de l'île en consultation chez moi : l'un prétendait que j'allais finir, le second que je mourrais, le troisième que j'étais mort, et moi, je n'en continue pas moins à vivre comme je vivais ». Les habitants de la région, apprenant qu'il s'agit d'une affection de poitrine, se détournent de la maison avec épouvante. Le sieur Gomez met ses locataires en demeure de trouver un autre gîte. Enfin la petite colonie obtient l'autorisation d'occuper trois pièces dans l'immense Chartreuse de Valdemosa.

Triste fin d'une fugue amoureuse : « Chopin brisé par mille petites souffrances, mâle insuffisant et glorieux, sent jour par jour lui échapper les forces nécessaires au plaisir. De part et d'autre, les nerfs prennent le dessus. Le travail seul les délivre ; et la solitude, en les rivant ensemble, les sature de fraternité ». C'est dans cette solitude que l'artiste, en proie, un soir de tempête, à une hallucination effrayante, tandis que la pluie résonnait sur les tuiles sonores de la Chartreuse, composa le fameux *Prélude de la goutte d'eau*. On entend, dit Guy de Pourtalès, « la goutte de la douleur qui tombe avec une lenteur et une régularité inexorables sur le crâne de l'homme ».

Bientôt Chopin prend Majorque en horreur. « Il meurt de l'impatience du départ ». Sur la route du retour, à Palma, il est pris de crachements de sang épouvantables. Ils débarquent enfin à Marseille, et voici l'amélioration tant attendue. Le Dr Cauvières ausculte Chopin, lui ordonne des vésicatoires, le met au régime et le déclare en bonne voie de cicatrisation. « Il ne faut parfois qu'un paysage de hasard pour changer le rythme des âmes », écrit G. de Pourtalès. Ajoutons : et le rythme des corps.

Le 22 mai, ils se mettent en route pour Nohant où un vieil ami de Mme Dudevant, le Dr Papet, accouru pour examiner le musicien, diagnostique une affection chronique du larynx, en l'espèce une laryngite bacillaire.

Dès lors, l'amante transformée définitivement en garde-

malade, supportera, durant de longs jours, les à-coups d'une humeur fantasque, d'une nervosité excessive, d'une sensibilité toujours heurtée.

Cependant l'artiste puisait en son malheur, et résumait en quelques mesures « des poèmes d'une élévation immense, des drames d'une énergie sans égale ». C'est une question, dit Guy de Pourtalès, « de savoir quels troubles heureux pour l'art apportent les maladies. Il est bien sûr que l'essoufflement, les nervosités de Chopin, ont donné à son inspiration virile ces ajoutes languissantes, ces sonorités fatiguées par où il nous atteint le mieux ».

Les années qui suivirent s'écoulèrent en voyages incessants entre Paris et Nohant. George Sand écrivait : « Il voulait toujours Nohant et ne supportait jamais Nohant ».

Et c'est là un des caractères principaux de ce phtisique, que ce désir effréné de changement qui le poussait, lors de ses séjours à Paris, à chercher constamment une nouvelle demeure.

Les amours ne sont jamais éternelles, et celles de George Sand moins que les autres : le jour de la séparation arriva. Une querelle de famille éclate, et Chopin abandonne pour toujours un toit où il sent que sa place n'est plus. La musique est son refuge ; il pleure avec elle son amour éteint, la vie qui l'abandonne : « Il ne se servait de l'art, écrit Litz, que pour se donner à lui-même sa propre tragédie ». En 1844, il perd son ami Jean Matuszinsky, professeur à l'école de Médecine, phtisique lui aussi, et chez lequel il s'était réfugié. Après cette mort, il eut à subir celle de son père qu'il aimait de la plus vive tendresse. Sa santé de plus en plus précaire inspirait les plus grandes craintes à ses amis. Il avait de terribles attaques de toux, et le moral affecté ne soutenait plus un corps affaibli (8).

Le désir de voyager le reprend. Il projette une tournée

(8) *Chronique Médicale*, Cabanès, La Maladie de Chopin.

en Grande-Bretagne et, le 20 avril 1848, arrive à Londres. Les crachements de sang recommencent. Il lutte malgré tout, se fait entendre chez la duchesse de Sutherland, chez le marquis de Douglas, chez lady Gainsborough, chez lord Falmouth. Il part pour l'Ecosse, visite Edimbourg, s'arrête un temps à Calder-House, chez lord Torphichen, donne plusieurs concerts à Manchester, à Glasgow, retourne à Londres, et là, écrit son testament : « Le monde s'évanouit autour de moi de manière tout à fait étrange — je me perds — je n'ai plus aucune force... — Je suis plus proche du cercueil que du lit nuptial. — Mon âme est en paix, je suis résigné ».

Au début de l'année 1849, il revient à Paris pour y mourir le 17 octobre, à l'âge de trente-neuf ans.

Litz, qui assista à ses derniers moments, a laissé de cette mort un récit émouvant :

« Le dimanche 15 octobre, des crises, plus douloureuses encore que les précédentes, durèrent plusieurs heures de suite. Il les supportait avec patience et une grande force d'âme. La comtesse Delphine Potocka, présente à cet instant, était vivement émue, ses larmes coulaient; il l'aperçut debout au pied de son lit, grande, svelte, vêtue de blanc, ressemblant aux plus belles figures d'anges qu'imagina jamais le plus pieux des peintres; il la prit sans doute pour quelque céleste apparition, et comme la crise lui laissait un instant de repos, il lui demanda de chanter; on crut d'abord qu'il délirait, mais il répéta sa demande avec insistance; qui eut osé s'y opposer ? On roula le piano du salon jusqu'à la porte de sa chambre, et la comtesse chanta avec de vrais sanglots dans la voix; les pleurs ruisselaient le long de ses joues, et jamais, certes, ce beau talent et cette voix admirable n'avaient atteint une si pathétique expression. Chopin sembla moins souffrir pendant qu'il l'écoutait; elle chanta le fameux *Cantique à la Vierge*, qui avait sauvé la vie, dit-on, à Stradella. « Que c'est beau ! mon Dieu, que c'est beau, dit-il, encore... encore ».

» Des crises toujours plus pénibles revinrent et continuèrent le reste du jour ; la nuit du lundi au mardi, il ne prononça plus un mot, et semblait ne plus distinguer les personnes qui l'entouraient...

» Une convulsive somnolence dura jusqu'au 17 octobre 1849. Vers deux heures, l'agonie commença, la sueur froide coulait abondamment de son front ; après un court assoupissement, il demanda d'une voix à peine audible : « Qui est près de moi ? ». Il pencha sa tête pour baiser la main de M. Guttman qui le soutenait, et rendit l'âme dans ce dernier témoignage d'amitié et de reconnaissance ; il expira comme il avait vécu, en aimant ! ».



Certes, la vie errante de Chopin est un remarquable commentaire de ce besoin jamais assouvi de déplacement qui caractérise le tuberculeux éréthique. Mais Chopin, musicien et poète, laissait son frêle corps parcourir seul la vieille Europe. Son âme, elle, attentive à une voix intérieure, avait trouvé refuge dans ce qu'il appelait lui-même « d'étranges espaces ». « Ce sont, ajoutait-il, des espaces imaginaires, mais je n'en rougis pas ».

Possédée corps et âme par un désir jamais lassé de mouvement, telle nous apparaît, parmi ses blonds cheveux et sa grâce de vierge, la jeune russe Marie Bashkirtseff. Maurice Barrès, dans *La Légende d'une Cosmopolite*, la surnomme : Notre-Dame des Sleeping-Cars ; et Anatole France consacre un chapitre, dans sa *Vie littéraire*, à « cette errante infatigable, qui, venue des steppes lointaines, se plut à éparpiller son existence sous tous les cieux d'Espagne et d'Italie ». André Theuriet l'a admirablement dépeinte dans un poème dédié à sa mémoire :

.....Tu promenais partout ta hautaine espérance
Dans un rêve brûlant de gloire et d'action,
Et tour à tour Paris, Naples, Rome et Florence
Chauffaient à leur foyer ta jeune ambition.

Le rude froissement des passions humaines
Te meurtrissait le cœur jusqu'à l'ensanglanter ;
Tu n'en sentais pas moins bouillonner dans tes veines
Un désir obstiné de vivre et de lutter.

Un jour tu t'arrêtas, non pas craintive et lasse,
Mais afin d'incarner dans la réalité,
Par delà ce qui meurt, par delà ce qui passe,
Tes beaux rêves d'art pur et de sincérité.

Mais c'est dans son Journal que nous la retrouvons
« avec ses doutes et ses rêves, ses caprices d'enfant gâtée, ses charmantes coquetteries de jeune fille », et aussi sa passion effrénée de mouvement, d'espace.

Le 20 janvier 1876, à l'âge de quinze ans, elle écrit : « Je suis clouée à ma place, moi qui veux vivre en courant... en chemin de fer ; moi qui brûle, qui bous, qui m'impatiente ». Déjà, la phtisie qui l'envahit sournoisement manifeste ses premiers symptômes, et la même année, en date du 9 avril, nous pouvons lire : « Il y a je ne sais quel sifflement dans ma poitrine, j'ai les ongles rouges et je tousse ».

Le 17 avril, elle note : « Depuis trois jours, j'ai une nouvelle idée, c'est que je vais mourir : je tousse et je me plains. Avant-hier... prise d'un accès de toux, je me renversai sur le canapé, au grand effroi de ma tante ». Le 3 juin, nouvelle inquiétude : « J'ai vu à côté de moi une femme vêtue d'une longue robe blanche, une lumière à la main, et regardant, la tête un peu inclinée et plaintive, comme ces fantômes des légendes allemandes. Rassurez-vous, ce n'était que moi réfléchie dans une glace. Oh ! j'ai peur, j'ai peur qu'un mal physique ne procède de toutes ces tortures morales ». Le 10 juin, elle « crache le sang ».

La tuberculose dès lors poursuit son cours inexorable.

Le 22 novembre une laryngite se déclare.

Cependant elle voyage sans cesse. Rome l'enchanté :
« C'est à Rome que je voudrais vivre, aimer et mourir ».

De Berlin elle écrit : « Rome m'attire... Rome, le bruit et le silence, la dissipation et la rêverie, la lumière et l'ombre ».

La description qu'en donne Gogol la fait « pleurer et gémir ». Paris l'emplit également d'enthousiasme : « Oui Paris ! le centre de l'esprit, de la gloire ! de tout ! Paris ! la lumière et la vanité, le vertige ! ». A Naples, elle interroge : « Etes-vous comme moi ? A l'approche d'une grande et belle ville, je suis prise de palpitations, d'inquiétude, je voudrais prendre la ville pour moi ». Après une longue absence, le ciel de Nice la « transporte » : Mais l'instant d'après, elle voudrait s'enfuir : « J'ai une telle peur de rester à Nice que j'en deviens folle ».

Sans cesse errante, elle s'ennuie sans cesse. « Elle manque de tout parce qu'elle veut tout ».

Enfin, en septembre 1877, elle se fixe à Paris : « Je suis décidée à rester à Paris où j'étudierai et d'où, pendant l'été, j'irai aux eaux. Toutes les fantaisies sont épuisées. Je sens que le moment est venu de M'ARRÊTER ».

C'est qu'une passion unique s'est emparée de son âme en peine : Elle se consacre tout entière à la peinture pour laquelle elle manifeste des dispositions étonnantes. Son rêve de devenir célèbre va enfin se réaliser. Elle travaille avec acharnement : « Je vis dans mon art », écrit-elle. En avril 1884, elle expose, au Salon, son tableau *le Meeting*, qui recueille de nombreux suffrages. Mais la phtisie suit son cours fatal. Le 5 mai, elle en fait le triste aveu dans son journal : « Mourir, c'est un mot qu'on dit et qu'on écrit facilement ; mais penser , croire qu'on va mourir bientôt... Il n'y a pas à se le dissimuler, je suis poitrinaire. Le poumon droit est assez abîmé et le gauche commence à s'abîmer aussi ».

« Et quelques jours plus tard (9), écartant ces illusions si obstinées à s'asseoir au chevet des phtisiques, elles voit

(9) A. France, *La Vie Littéraire*.

distinctement la mort : « La voilà donc, la fin de toutes nos misères ! Tant d'aspirations, tant de désirs, de projets, tant de... pour mourir à vingt-quatre ans, au seuil de tout ».

Le peintre Bastien-Lepage, tuberculeux comme elle, vient souvent lui rendre visite ; et rien n'est plus navrant que ces deux agonisants qui se tendent la main. Mais, avec l'égoïsme terrible du phtisique, Marie ne craint pas de noter : « Oui, il meurt, et cela m'est égal ; je ne me rends pas compte, c'est quelque chose qui s'en va ». Elle s'éteignit doucement le 31 octobre 1884.

« Ce n'était plus, écrit un témoin (10) de ses dernières journées, ce n'était plus Marie, Marie toujours absorbée en plusieurs projets, ébauchant des tableaux dans sa tête, voyageant en pensée pour revoir Rome et Naples et Nice, Marie si active dans ses plus graves maladies précédentes... maintenant elle restait la journée entière sans parler, le regard perdu dans le vague... Le 30 octobre, elle fut au plus mal... Au matin, comme quatre heures sonnaient, Marie se souleva un peu et fit entendre un soupir très doux, le soupir des tout petits qui s'éveillent ; deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, puis sa tête retomba sur l'oreiller ».

Il y a dans la vie si courte de Marie Bashkirtseff, écrit Anatole France, « je ne sais quoi d'âcre et de désespéré qui serre le cœur. On songe, en lisant son journal, qu'elle a dû mourir inapaisée et que son ombre erre encore quelque part, chargée de lourds désirs.

» En pensant aux agitations de cette âme troublée, en suivant sa vie déracinée et jetée à tous les vents de l'Europe, je murmure avec la ferveur d'une prière ce vers de Sainte Beuve :

Naître, vivre et mourir dans la même maison ».

(10) B. KARAGEORGEVITCH, *La Revue*, 15 janvier 1904.



Robert-Louis Stevenson, qui mourut tuberculeux à l'âge de quarante-quatre ans, occupe, par son œuvre, une place prépondérante dans la Littérature anglaise. Ecrivain d'une sensibilité quasi-féminine, critique primesautier et tendre, ce « Méridithien pur sang » nota de délicates impressions avec un charme pudique; éternel curieux, il fut « un psychologue toujours coupable de retrouver devant l'insolite son émerveillement d'enfant » (11).

Il naquit à Edimbourg, le 13 novembre 1850. Rien ne laissait présumer, de ses origines, une existence malade; son père et sa mère « highlanders » étaient d'une constitution robuste. Il fit des études très sérieuses, très complètes, à Torquay. Il présentait déjà de fréquents accès de fièvre périodique, et sa voix voilée, dès dix-sept ans, fit remarquer à M. Henderson, son directeur de collège, « toute la valeur et la sensibilité de ses expressions ».

Parler, lui devenait une fatigue considérable, et il payait, de longues heures d'abattement, les efforts qu'exigeait de lui la nécessité de s'exprimer à haute voix pendant les cours. Il pratiquait cependant les sports avec passion; mais cette activité altérait chaque jour davantage sa santé et ses parents durent le retirer du Torquay-Collège. A mesure que ses forces déclinaient, son caractère, d'ordinaire gai, s'assombrissait jusqu'à devenir insupportable. En mai 1869, sa mère écrit : « Robert devient sauvage et inaccessible ».

Pendant cinq années, il poursuivit des études excellentes en littérature et en mathématiques à l'Université d'Edimbourg. A vingt-six ans, un de ses portraits nous le montre comme un grand jeune homme aux traits émaciés et fatigués. Il l'est, en effet, et le Dr Andrew B. Clark ne cesse

(11) *Littérature Anglaise*, par René LALON.

de lui conseiller d'interrompre ses travaux littéraires ; il lui fait même condamner la porte de certains salons où le jeune auteur fréquentait par trop et usait sans compter les dernières bribes de ses forces.

Stevenson se mit alors à voyager : sa vie ne fut pendant sept ans qu'une allée et venue continuelle entre Londres, Edimbourg et Paris. Il visita la France entière et en rapporta deux ouvrages : *Sur les canaux de France* (1878) et *Dans les Cévennes avec un âne* (1879).

L'horizon européen ne suffisait plus à sa curiosité, et la monotonie des traversées de la Manche augmentait son hypocondrie. Le 7 août 1879, il s'embarque, plein d'enthousiasme, sur le *Devonia*, pour New-York. Il traverse les Etats-Unis du nord au sud et de l'est à l'ouest, et le 19 mai 1880, épouse à San-Francisco, Fanny Van de Grift.

En septembre 1880, il rentre à Edimbourg, mais pas pour longtemps, car le Dr Andrew Clark, jugeant sa santé insuffisante pour affronter l'hiver écossais, l'envoie dans les Pyrénées avec sa jeune femme. Il parcourt les vallées et les cols, sur un âne, couchant dans les auberges montagnardes qu'il exalte dans son *Chant des Montagnes ensoleillées*. Puis il se rend à Davos où il écrit le 21 février 1881 : « Une vallée de montagne, un hiver alpestre et la faiblesse de ma maladie, ont constitué autour de moi une prison ». En avril 1882, sur les conseils du Dr Ruedi, il se dirige vers la Riviera, passe par Montpellier où il présente une grave hémoptysie, et, finalement, se fixe au *Chalet de la Solitude*, à Hyères.

En juin, se conformant aux prescriptions du Dr Ruedi qui écrivait : « Pour le prolonger, faites des voyages, distrayez-le tout en ménageant ses forces », il se rend à Royat et, de là, regagne l'Angleterre. Il passa trois ans à Bournemouth, puis s'embarqua pour les Etats-Unis à bord du *Lugdate-Hill*. Il retrouva en Amérique toutes les amitiés qu'il y avait laissées et, en deux ans, parcourut quatre fois la route New-York San Francisco.

Mais ses forces s'épuisaient. Pour satisfaire son goût de déplacement, tout en observant un repos presque absolu, il décida d'entreprendre une longue croisière. Il acheta un « schooner » de 95 pieds de long, jaugeant 70 tonnes, le *Casco*, et, le 28 juin 1887, la famille Stevenson voguait vers le Pacifique. Il fit d'abord du cabotage, s'arrêtant dans les ports. Au début de Mars 1889, après une traversée ininterrompue de trois mois, il aborda aux îles Gilbert; il visita ensuite Tahiti, les îles Hawaïes, où il fut accueilli par la reine, et, très malade, en proie à des hémoptysies fréquentes, reçut les soins du médecin de la souveraine, le missionnaire Maka.

En avril 1890, il débarqua aux îles Samoa et acheta un domaine de 400 acres sur les flancs de la montagne qui domine le bourg d'Apia. C'est dans le domaine de Wailima qu'il passa les quatre dernières années de sa vie, fort mêlé à la politique locale.

Il y écrivit les *Veillées des Iles* (1893), commença sa biographie, et mourut le 4 décembre 1894, à l'âge de quarante-quatre ans, en pleine production littéraire.

Les Voyages en Mer

θαλασσα κλυξει: Τάνόφωπον κκκκ

{EURIPIDE.

Lorsque Stevenson entreprit en 1887 sa curieuse randonnée à travers les mers du Sud, il se conformait à l'opinion médicale anglaise de l'époque qui voyait, dans les longues croisières, une cure efficace de la tuberculose pulmonaire.

Certes, cette idée n'est pas nouvelle. Hippocrate, d'après Celse, conseillait la haute mer aux phtisiques. Arétée, Pline l'Ancien, Pline le Jeune, la recommandaient « contre les crachements de sang »; et ils auraient ainsi rétabli la santé de Cicéron. Du temps de Galien, beaucoup de tuberculeux se rendaient en Lybie « pour se purifier » au cours du voyage, et Cœlis Aurelianus écrivait que l'air du large « nettoyait le corps de ses impuretés ».

Bien plus tard, de nombreux auteurs se sont faits les défenseurs de la cure marine; Sennerto (1627), Vanswieten, Mead, Reid, l'anglais Gilchrist qui publiait en 1716 le premier ouvrage sérieux sur la question : *The use of the sea voyage in medecine*, Laënnec enfin qui disait : « Je suis convaincu que dans l'état actuel de la science, nous n'avons pas de meilleurs moyens à opposer à la phtisie que la navigation et l'habitation des bords de la mer dans un climat doux, et je les conseille chaque fois qu'ils sont praticables ». Daremberg, en 1892, écrivait : « les longs voyages effectués pendant plusieurs années sur un bateau confortable donnent d'excellents résultats ». Jusqu'en 1860, les Hollandais, colons de Batavia, renvoyaient leurs tuberculeux dans leur pays natal. En voilier, par le Cap de Bonne-Es-

pérance, sans escale, la traversée durait quatre ou cinq mois, et souvent les malades arrivaient guéris. L'apparition de la vapeur, la percée du Canal de Suez, transformèrent le voyage en un parcours de grand cabotage, avec escales fréquentes; et la guérison n'eut plus lieu (1).

Mais d'après critiques s'étaient élevées : Rochard, en 1856, dans un Mémoire à l'Académie de Médecine, traitant *De l'influence de la Navigation et des Pays chauds sur la marche de la Phtisie pulmonaire*, condamna énergiquement les voyages en mer, et la question tomba dans l'oubli.

Cependant Lalesque, en 1897, décrivait les avantages merveilleux du climat marin.

Il y a vingt-cinq ans, le Dr Doyen eut l'idée de faire construire un navire spécial pour le traitement des tuberculeux, et son assistant, le Dr Edon, publia à cette occasion un ouvrage sur les Sanatoria flottants.

De nos jours, sous l'impulsion des Médecins de marine belges, grâce aux travaux du Professeur Léon Bernard et des Docteurs Gabriel et Loir (ce dernier directeur de l'Institut océanographique du Havre), la cure de plein large semble devoir connaître une faveur nouvelle.

D'où vinrent les objections qui, pendant longtemps, enrayèrent l'essor de la talassathérapie ?

Les médecins de la Marine française avaient établi de terribles statistiques qui montraient l'extension redoutable de la tuberculose parmi les équipages de la flotte. Le Dr Rochard se fit leur interprète; mais ils oubliaient de mettre en cause les déplorables conditions hygiéniques du marin à bord des bâtiments de guerre. Daremberg cependant écrivait : « Il importe de ne pas confondre un phtisique qui couche dans des entreponts mal aérés et celui qui navigue sur un bon yacht; il ne faut même pas confondre le matelot qui couche dans des réduits mal ventilés et char-

(1) Colonel Médecin Th. Van des Smissen. *Bruxelles Médical*, 1925-1926.

gés d'impuretés, et le pêcheur qui couche à la belle étoile dans le fond d'une barque non pontée ».

Le facteur alcoolisme, qui joue un grand rôle prédisposant et adjuvant, n'était pas envisagé; d'ailleurs lorsque le Dr Rochard publia son mémoire, la contagiosité de la phtisie était méconnue, puisqu'elle ne devait être révélée par Villemin que le 5 octobre 1865. M Rochard semble en outre ne pas avoir séparé la navigation du séjour dans les pays chauds: « J'ai dû porter en premier lieu mon attention sur des hommes dont l'existence entière s'écoule dans la triple condition dont j'avais à déterminer l'influence, changement continu de lieu, navigation incessante, séjour dans les pays chauds. Ils (les marins) séjournent habituellement dans la zone torride Toutes les campagnes les y conduisent, presque toutes les stations les y retiennent » Or nous connaissons actuellement l'influence désastreuse du climat des tropiques.

Enfin, et Lalesque lui même ne fit pas cette distinction, on a confondu, jusqu'à nos jours, climat maritime et climat véritablement marin.

Léon Bernard et Adrien Loir s'élèvent contre cette erreur : « Dans les traités d'hygiène classiques, le chapitre qui traite des climats maritimes y mêle constamment et sans y prendre garde, les caractéristiques atmosphériques du littoral et celles de la pleine mer ». Or, la haute mer, nous dit le Dr Raoul Bernard, commence à 20 ou 30 milles du rivage; « au large, l'air perd les propriétés excitantes et congestives qu'il a sur les côtes, tout en restant tonique et surtout équilibrant ».

Quelles sont donc les propriétés remarquables du climat de plein large ?

Tout d'abord, l'air est d'une pureté rare; il renferme, sur le pont d'un bateau, une quantité infime de microbes. Il est sédatif sans dépression, et tonique, il favorise les échanges physiologiques, d'où une série de corollaires : désintoxication, accroissement de l'appétit, amélioration de

la nutrition, sommeil profond et prolongé; il confère une immunité réelle contre les refroidissements, et le D^r Raoul Bernard signale ce fait que pendant un an de navigation sur un bateau école, il n'eut pas à soigner une seule bronchite, un seul rhume, un seul coryza. L'air marin semble en outre doué de propriétés cicatrisantes dues à l'iode, qui existe sous forme d'iode organique plus facilement assimilable, à l'oxygène plus dense, à l'ozone plus abondant.

La température, au large, est d'une remarquable uniformité : « Dans l'Océan, où rien ne vient troubler l'uniformité de la surface du globe, la variation annuelle de température atteint sa plus grande régularité. Il en est de même des variations saisonnières et diurnes, pour les mêmes raisons...

» Certes, sur les longs parcours, la température se modifie; mais c'est là une variation lente... C'est cette égalité thermique du mycthémeré qui est remarquable et spéciale» (Léon Bernard et Loir).

Sur l'Océan, les variations barométriques ont moins d'ampleur que sur le littoral.

De plus, l'état hygrométrique est d'une constance inconnue sur le rivage, où ses variations diurnes, surtout en été, sont considérables.

A ces merveilleuses conditions climatériques, la navigation au long cours ajoute des facteurs qui ont eux aussi leur importance.

Nous n'irons pas jusqu'à prétendre, comme Gilchrist et ses contemporains, que le mal de mer est un souverain remède contre la phthisie. Cela pouvait peut-être se concevoir à une époque où les vomitifs tenaient une grande place dans la pharmacopée des tuberculeux.

Mais les oscillations, qu'un roulis et un tangage modérés impriment au navire, sont d'un heureux effet; elles soumettent l'organisme à un exercice involontaire qui, a dit Gilchrist, « n'est pas accompagné de lassitude et de défaillance comme souvent le sont les autres. Il convient aux ma-

lades, aux faibles et aux débilités, attaqués d'une fièvre, sujets à la fièvre ».

Notons également la luminosité de l'atmosphère par grand large, et les conditions précieuses qu'offre le pont d'un bateau pour l'héliothérapie.

Dans un autre ordre d'idées, le changement brusque de genre de vie, qu'implique un voyage au long cours, est souvent, pour le tuberculeux, d'un effet salutaire : rupture avec les habitudes, les soucis quotidiens de l'existence à terre, repos complet : à bord, la chaise longue est obligatoire ; le malade y passe de longues heures contemplatives, tout en satisfaisant son désir intime de changer de lieu. D'ailleurs, pour le D^r Guiherem, « la sensation de l'impossibilité matérielle d'agir est un réconfortant de première importance ».

Quelles sont les indications et les contre-indications de la cure de plein large ?

Pour Lalesque, qui imagina la cure dans une barque sur le Bassin d'Arcachon, la fièvre ne peut qu'être favorablement influencée : la toux sèche, quinteuse, avec expectoration, ne peut qu'être améliorée par un climat marin à état hygrométrique élevé. L'hémoptysie est une indication des plus favorables à l'aérophérapie marine. Le D^r Hervé des Escales, signale le fait suivant observé par lui depuis vingt ans : des malades, venant du Brésil en France, s'embarquaient en période d'hémoptysie. Au bout du deuxième ou troisième jour, les hémorragies cessaient, la poussée évolutive était calmée.

Il n'y a guère de contre-indication, et encore pas formelle, que dans le cas de tuberculose très avancée.

Pour terminer, notons les conseils du D^r Raoul Bernard aux phthisiques désireux d'entreprendre une croisière :

Pour éviter le mal de mer, choisir, s'il s'agit d'un vapeur, un bateau de plus de 6.000 tonnes ; s'il s'agit d'un voilier, de plus de 1.500 tonnes. L'idéal pour le repos est le voilier.

Choisir sa ligne et sa saison.

La traversée de l'Atlantique vers l'Amérique du Nord est trop courte et la houle trop forte.

Un voyage aux Açores, à Madère, aux Canaries, est parfait.

Les îles de l'Amérique Centrale, le golfe du Mexique, sont propices d'octobre à janvier; de même le Brésil et l'Argentine, à condition d'éviter l'arrêt à Pernambouc et à Rio de Janeiro.

Les lignes d'Australie, de Zanzibar, de Madagascar, conviennent pendant l'hiver.

De septembre à Mai, on aura avantage à naviguer en Méditerranée.

De toutes façons, éviter le cabotage qui impose le climat du littoral.

CONCLUSIONS

— — —

Dans ce court travail que — faut-il s'en excuser ? — nous avons présenté sous un jour plus psychologique que purement médical, nous nous sommes efforcé d'analyser les sentiments dont l'impériosité contraint le tuberculeux éréthique au rôle d'éternel migrateur.

Nous ne pensons pas cependant qu'un praticien puisse rester indifférent à une telle étude. Daremberg est formel lorsqu'il écrit : « Il est absolument nécessaire de connaître la psychologie des tuberculeux quand on veut les guérir ».

Quelles conséquences doit en tirer le médecin, et dans quelle mesure les déplacements peuvent-ils être permis aux phtisiques ?

Certains tuberculeux estiment que, pour bien employer leur année, ils doivent parcourir l'Europe entière et ne rester qu'un ou deux mois dans chaque localité. Rien n'est plus néfaste. Les voyages, les déménagements, les installations trop fréquemment répétées, tuent rapidement le poitrinaire. Il faut interdire tout déplacement terrestre au moment d'une crise aiguë; l'entérite est une indication formelle de repos absolu.

Un malade stabilisé pourra entreprendre quelques voyages. Daremberg donnait l'itinéraire suivant : séjourner à Cannes jusqu'au 10 mai, à Montreux jusqu'au 15 juin, à Saint-Moritz jusqu'au 10 septembre, à Montreux jusqu'au 1^{er} novembre. Quant aux phtisiques arrivés à la dernière période, il faudra, dit Daremberg, « les laisser aller où ils voudront; pour eux, le voyage désiré est l'élément de

bonheur, qu'on ne saurait leur refuser. L'espoir de guérir par le soleil, l'espérance momentanée que l'on retrouve au foyer familial, ne doivent pas être enlevés aux malades que l'on ne peut guérir ».

Mais les voyages en haute mer sont venus concilier, pour le tuberculeux, le goût ardent de changement et la nécessité du repos. L'avenir sanctionnera-t-il cette nouvelle (bien que fort ancienne) thérapeutique ?

Si la cure de plein large confirme les espérances que certains ont mises en elle, quel nouveau réconfort pour les tuberculeux, puisqu'aussi bien, dit le D^r Raoul Bernard, « partir est le désir du plus grand nombre. Echapper au décor de la vie courante, et se jeter à la poursuite d'horizons nouveaux et continuellement transformés... Se donner, en multipliant ses visions, le sentiment que l'on a vécu davantage et que l'on a touché, sinon saisi, parmi tous les objets dignes d'admiration que propose à notre curiosité l'univers, un nombre infini de belles proies ».

Vu : *Le Doyen*,
C. SIGALAS.

Vu, bon à imprimer :
Le Président,
E. MICHELEAU.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 11 Décembre 1928.

Pour le Recteur,
Le Vice-Président du Conseil de l'Université,
CIROT.

BIBLIOGRAPHIE

- BASHKIRTSEFF. (Marie). — Journal.
- BÉRAUD. — Essai sur la psychologie du tuberculeux. Thèse de Lyon, 1902.
- BERNARD (Léon) et LOIR (Adrien). — La mer et les tuberculeux. *Archives Médico-Chirurgicales de Normandie*, 1924-25.
- BERNARD (Raoul). — La haute mer et son utilisation thérapeutique. *Bruxelles-Médical*, 1925.
- BIDOU (Henri). — Chopin.
- BOLTE. — Les troubles psychiques des tuberculeux. Thèse de Toulouse, 1909.
- BONNARDIÈRE (LA). — Rapports des troubles mentaux et de la tuberculose. Thèse de Lyon, 1898.
- CABANÈS. — *Chronique Médicale*, 1899; La maladie de Chopin.
- CAHUET (A.). — Moussia ou la vie et la mort de Marie Bashkirtseff.
- CHEVROLET. — Essai sur la psychologie du tuberculeux pulmonaire. Thèse de Paris, 1918.
- CORDAY (Michel). — Les Embrasés.
- DAREMBERG. — Traitement de la phtisie pulmonaire.
— Tuberculose pulmonaire.
- DAUDET (A.). — Souvenirs d'un homme de lettres.
- DELABROUSSE. — La cure libre de la tuberculose. Thèse de Paris, 1910.
- DUMAS (A.). — La Dame aux Camélias.
- FISHÉ. — Du traitement marin à Roscoff. Thèse de Bordeaux, 1903.
- FRANCE (A.). — La Vie Littéraire.
- GIDE (A.). — L'Immoraliste.
- GRAHAM BALFOUR (Sir). — The life of R. L. Stevenson.

- GUILHEREM. — Le voyage en mer considéré comme moyen thérapeutique.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — La psychologie du tuberculeux. *Revue de Médecine*, 10 mars 1904.
- LALESQUE. — Cure marine de la phtisie pulmonaire.
— La mer et les tuberculeux.
- LALOU. — Littérature anglaise.
- LANDRET. — L'excitabilité génitale chez les tuberculeux. Thèse de Bordeaux, 1904.
- LEMAITRE (J.). — Mariage blanc.
- LETULLE. — Essai sur la psychologie du tuberculeux. *Archives générales de Médecine*, septembre 1900.
- MAUCLAIR (C.). — De Watteau à Whistler.
- MILLEVOYE. — Elégies. La jeune poitrinaire.
- MIRBEAU (O.). — Journal d'une femme de chambre.
- MÜRGER. — Scènes de la vie de bohème.
- ROBERT (Louis de). — Le roman du malade.
- ROCHARD. — De l'influence de la navigation et des pays chauds sur la marche de la phtisie pulmonaire, *Mémoires de l'Académie de Médecine*, t. XX, 1856.
- ROSTAND (E.). — L'Aiglon.
- SAND (G.). — Histoire de ma vie. — Un hiver à Majorque. — Correspondance. Lucrezia Floriani.
- SMISSEN (Colonel Médecin Th. Van des). — La cure de plein large. *Bruxelles-Médical*, 1925-26.
- STERNE. — Le voyage sentimental.
-

